

Sur les ailes des livres

Des librairies non virtuelles

●●● **Valérie Bory**, Lausanne
Journaliste

Spécialisés dans la vente de livres anciens et rares, du XVI^e au XX^e siècle, Marc Agron Ukaj et sa femme Michelle Grossenbacher veillent sur 12 000 ouvrages, une galerie d'art, des tableaux anciens et modernes, des manuscrits, gravures, atlas anciens et autres merveilles, à la Librairie de l'Univers, au centre de Lausanne.

Que reste-t-il du métier de libraire aujourd'hui ? « Avec les ventes sur Internet, les gens perdent l'habitude de se rendre dans un endroit pour chiner, pour bouquiner. Il ne s'agit pas de dire "c'était mieux avant", car toutes les générations disent cela. Mais, à mon avis, un changement aussi important que la révolution industrielle est en train de se produire. Pour la première fois dans l'histoire, on peut accéder à tout, tout de suite et - là est la catastrophe - soi-disant gratuitement. Le téléphone est gratuit, l'iPad sera gratuit demain : l'agression commerciale commence là. » C'est pour une clientèle lettrée, mais aussi pour tel électricien, tel menuisier qui demande un livre sur l'ancienne charpenterie, que ce libraire, simplement qualifié, a mis en place un réseau presque secret de livres qu'on ne trouve pas facilement. Le livre épuisé, le livre rare, pas forcément cher, que le

libraire déniche pour un client ou l'amateur qui demande « trouvez-moi ce livre » s'inscrivent dans les lignes de son métier.

« Nous n'avons pas perdu notre clientèle parce qu'il y aura toujours des bibliophiles, des gens qui viennent voir des livres. Mais ce qui a été perdu irrémédiablement, c'est le moment passé dans une librairie plutôt que devant un écran : un moment où vous n'êtes pas seul, où vous rencontrez quelqu'un. On ne peut même pas avancer comme excuse que le livre est trop cher : nous vendons des livres d'occasion dans les bacs pour le prix d'un café. »

Le livre, objet d'art

Un bibliophile est un lecteur, mais il cherche aussi à faire une collection de livres anciens, parfois d'incunables (des livres d'avant 1500). Ici, on trouve, en 20 tomes, l'*Histoire générale des voyages*, de l'Abbé Prévost, éditée au milieu du XVIII^e siècle, ou des livres illustrés par des peintres, Braque, Picasso, Chagall, des éditions originales. « Les gens achètent pour eux ou alors pour faire un cadeau qui sort du commun. »

société

Il y a eu l'arrivée des grandes surfaces dans le marché du livre, puis la concurrence de la vente par Internet. Sans parler de l'avalanche des ouvrages imprimés et des demandes de plus en plus diversifiées des clients. Complexe, périlleux d'un point de vue financier, le métier de libraire n'est pas une sinécure ! Il exige connaissances pointues, passion et imagination certaine. Démonstration avec trois professionnels.

Le monde de la bibliophilie est divers, entre ceux qui cherchent la reliure ancienne, la grande édition sur papier holande, papier du Japon ou de Chine, les spéculateurs, les biblio-dépendants... « Certains peuvent se payer tout et d'autres demandent de régler en trois ou quatre fois. » M. A. Ukaj feuillette un livre de poèmes de Rilke illustré par Palézieux : « Ce sont des eaux-fortes, sur un beau papier, numéroté, signé, avec son emboîtage. Si on l'achète, ce n'est pas pour lire dans son lit - sinon on prend un poche - mais parce qu'on a besoin d'avoir un bel ouvrage. » Pour cet amoureux des livres, passion qu'il transmet à ses enfants, jamais la bibliophilie n'a disparu. Le livre rare est l'objet par excellence qui a toujours gardé sa valeur.

Dans les librairies, on fait des rencontres inattendues. Comme ce Milanais venant régulièrement à la Librairie de l'Univers acheter des classiques grecs, latins, des bouquins sur la médecine et sur... les locomotives. « Le temps a passé, on voyait toujours ce monsieur très élégant. Un jour, chez une amie, j'ai vu au fond d'un couloir une photo de locomotive et j'ai dit : "elle est belle cette photo". C'était une peinture à l'huile et le tableau avait été peint par mon client. J'ai alors compris pourquoi il s'intéressait à des livres aussi différents. Ses lectures et ses recherches sont dans ses peintures. »¹

Pour ce libraire, le livre ne peut pas mourir. « Une tablette iPad, c'est pratique en avion, mais on a besoin de savoir où l'on s'est arrêté dans un livre, mettre un garde-page, sentir l'odeur du papier. » Il pense aussi que « faire du grec, c'est un prétexte pour apprendre à réfléchir. Homère, transmis oralement puis retranscrit sur des papyrus, on le lit encore. Pourquoi ? Je rêve d'une maîtresse d'école qui dirait aux enfants :

aujourd'hui nous faisons une sortie, nous allons dans une librairie... C'est aussi bête que d'aller au zoo ! »

Librairie comme chez soi

Présidente de l'Association suisse des diffuseurs, éditeurs et libraires, jusqu'au printemps passé, Sylviane Friederich exerce le métier de libraire depuis 40 ans. Elle constate : « Depuis les années '70, le métier a beaucoup changé. Surproduction éditoriale, lectorat différent, baisse du nombre des librairies et surtout vitesse de l'information, donc temps de vie du livre de plus en plus restreint. »

Longtemps à la Rue Couvaloup à Morges, aujourd'hui quelques centaines de mètres plus loin, en plein cœur de la cité lémanique, à l'enseigne de La Librairie, celle qui a connu la naissance du livre de poche, rendant accessibles les classiques, remarque que le libraire n'est plus le gardien du savoir. « Nous savions avant le lecteur quand tel livre allait sortir, maintenant le lecteur le sait avant nous ! Pourtant il y a beaucoup plus de livres qu'auparavant ! Pas un domaine n'échappe à l'édition, le lecteur a donc besoin plus que jamais d'être conseillé. »

La littérature contemporaine est en effet très médiatisée : « Un article de presse sort le mardi, le même jour on me demande le livre. Les gens veulent tout, tout de suite. » Et quand on sait qu'une rentrée littéraire, c'est plus de 700 titres, voire un millier, avec les livres étrangers... « Comment s'y retrouver ? » s'interroge S. Friederich. En outre, le public s'est fragmenté. « Les lecteurs de grandes surfaces ne vont pas dans les

1 • Arduino Cantàfora, peintre, écrivain, professeur à l'EPFL, puis à Mendrisio.

librairies : l'anonymat, le self-service leur conviennent », regrette la libraire. Heureusement, elle a la chance de travailler avec les gymnases. « Les étudiants doivent lire des classiques inscrits au programme. Je tiens à ce qu'ils puissent les trouver dans ma librairie, je tiens à ce qu'elle résiste. »

La grande différence avec les années '60-70 ? « La concurrence sans merci des grandes surfaces. » Et d'ajouter : « Le livre n'est plus protégé. » Ce qui signifie qu'avec le marché libre, les grandes surfaces font des prix d'appel très bas, qu'elles compensent avec les ventes d'autres produits. Le libraire, lui, ne vend rien d'autre, sauf parfois des tableaux, lorsque la librairie se double d'une galerie, comme ici. C'est pourquoi S. Friederich pense que le prix réglementé du livre est bénéfique.² Il est le garant d'une chaîne qui va de l'imprimeur jusqu'au libraire et à la bibliothèque et maintiendra des librairies de proximité. Elle reconnaît pourtant qu'« aujourd'hui, ce prix est trop élevé. Les distributeurs ont peu répercuté la baisse de l'euro ».

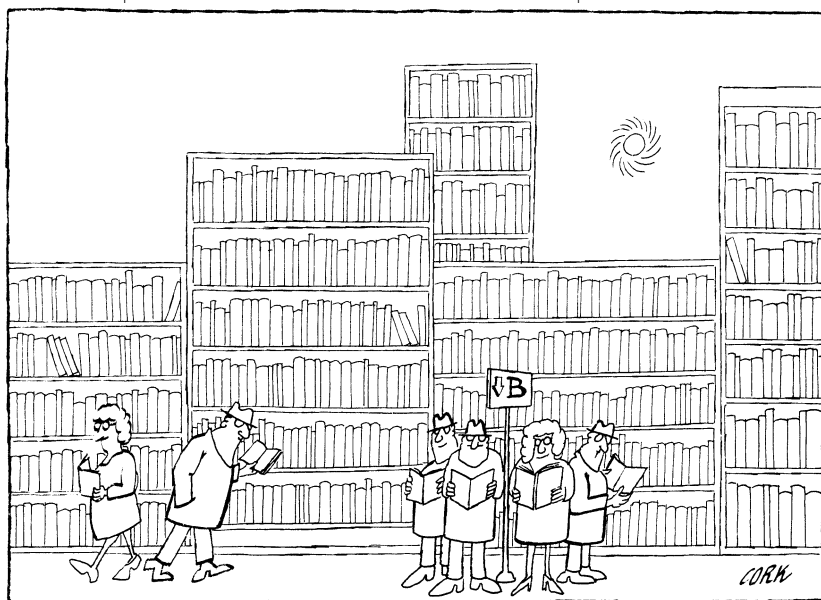
Pour elle, malgré les livres écrits vite faits sur une actualité de société, le rôle du libraire est toujours le même : recherche d'ouvrages, accueil, conseil, fidélisation des lecteurs. « Les gens disent qu'ils n'ont pas le temps de lire. Mais lire, c'est un choix. Ces mêmes personnes passeront deux heures devant la télé. Heureusement, toute une jeunesse a encore un modèle de lecture qui vient de leurs parents et fait perdurer cette

relation plus confidentielle avec une librairie. » Voilà pourquoi S. Friederich a aménagé une librairie qui ressemble plus à un grand salon, avec des tapis d'Orient et de jolis fauteuils dans des recoins. Les livres sont sur des tables, dans des armoires, posés dans des tiroirs ouverts, offerts à la lecture, dans un climat intimiste, qui donne vraiment envie de s'installer pour bouquiner.

Une librairie autogérée

A Genève, la Librairie du Boulevard est restée depuis 36 ans une librairie autogérée, avec des salaires pareils pour tous. C'est une coopérative composée au départ de quelques personnes d'accord de se lancer dans un tel projet, raconte Béatrice, l'une des trois anciennes (32 ans de métier dans cette utopie vivante qu'est un commerce autogéré aujourd'hui).

société



2 • Voir à la p. 36.

Le choix des livres correspond toujours aux idées que le Kiosque du Boulevard (l'ancien nom) défendait à ses débuts : ouvrages sur le féminisme, l'écologie, les sciences humaines et politiques, le débat d'idées... « C'est possible, dans une grande ville », s'est dit un groupe d'amis, reprenant un kiosque situé au

Boulevard Georges Favon, afin de proposer des revues et des livres peu distribués en Suisse romande. Les 70 000 francs nécessaires au démarrage de cette aventure furent réunis grâce à des parts sociales. En 1975, le Kiosque du Boulevard naissait officiellement. Depuis, il a déménagé pour s'agrandir et est devenu la Librairie du Boulevard, dorénavant à la rue de Carouge.

Public de quartier, jeunes et anciens fréquentent la librairie. « Grâce à des fidèles clients, on n'a jamais été dans les chiffres rouges. On gagne peu, on ne fait pas de bénéfice et, s'il y en a, il passe dans les salaires. » La Librairie du Boulevard vit grâce à des lecteurs qui ne veulent pas voir disparaître une librairie alternative, cristallisant tout un état d'esprit né dans la mouvance des révoltes étudiantes et d'un changement de société.

Mais, depuis peu, la concurrence de la vente sur Internet se fait jour et la crainte de Béatrice est que « les gens ne viennent plus flâner dans les librairies, voir les livres qu'on a choisis. C'est plus facile pour certains d'appuyer sur un bouton pour commander un livre », se désole-t-elle. L'aventure n'est donc pas de tout repos. « On doit toujours se battre pour rester ce que l'on est, pour garder un niveau de qualité auquel on tient. »

V. B.

Le prix du livre français en Suisse

La loi sur le prix unique du livre (un seul prix, obligatoire) a été acceptée par le Parlement suisse fin mars 2011. Elle fait l'objet d'un référendum et ne sera pas appliquée de sitôt.

Les opposants à la loi ? Des milieux de la grande distribution, l'UDC et le PLR, pour des raisons de libre économie de marché.

Les libraires, eux, approuvent la réglementation, conçue pour « sauver » les librairies de la concurrence des grandes surfaces.

En Suisse romande, 80 % des livres sur les rayons des librairies sont importés de France. La différence de prix d'un livre entre la France et la Suisse vient surtout de l'existence de prix imposés aux livres français chez nous.

Mais qui les impose ? Les grands diffuseurs-distributeurs (des filiales des grands éditeurs français) installés en Suisse. Ils importent de France et approvisionnent les libraires romands. Sorte de cartel en situation de monopole. On doute que la loi sur le prix unique du livre ait les moyens d'intervenir sur ces prix surfaites. Le surveillant des prix sera chargé « d'intervenir en cas d'abus », entendez de distorsion de concurrence. Quant à faire observer la loi pour les livres vendus sur Internet, on voit mal comment. Les accords de libre circulation internationale des biens seraient bafoués, selon les détracteurs de la loi.

En Suisse alémanique, le prix unique du livre a été abrogé en 2007, dans le courant néo-libéral ambiant. Quant aux Tessinois, ils n'ont pas d'importateurs obligés et s'approvisionnent librement chez les grossistes en Italie. Les pays qui nous entourent connaissent le régime du prix fixe, tout comme la France depuis 1981.

V. B.